

L'essai québécois 1968-1969

Robert Vigneault

Volume 6, Number 1, février 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036435ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036435ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vigneault, R. (1970). L'essai québécois 1968-1969. *Études françaises*, 6(1), 105–120. <https://doi.org/10.7202/036435ar>

Chronique

L'ESSAI QUÉBÉCOIS 1968-1969

Le bilan que nous présentons ici n'est pas exhaustif, il s'en faut; du moins souligne-t-il quelques tendances importantes du mouvement des idées au Québec.

Nous excluons au départ la production imposante des essais de critique littéraire qui pourraient sans doute faire l'objet d'une chronique spéciale. Aussi bien, par leur caractère achevé, par leur volonté plus ou moins avouée d'épuiser une question, ces essais échappent-ils dans une bonne mesure à la définition rigoureuse de l'essai (si elle existe), davantage axé sur l'actualité et sujet à des remises en question¹.

Nous nous arrêtons aux essayistes suivants : d'abord à un des derniers représentants de la culture française au Canada, par opposition à ce qu'on

1. Voici, du moins, la liste provisoire de quelques essais de critique littéraire qui ont retenu notre attention : Joseph Costicella, *L'Esprit révolutionnaire dans la littérature canadienne-française*; Eva Kushner, *Saint-Denys Garneau*; Marc Gagnon, *Robert Elie*; Clément Moisan, *L'Age de la littérature canadienne*; J. Brunet, *Albert Laberge*; Jacques Brault, *Alain Grandbois*; Joseph Bonenfant, *L'Imagination du mouvement chez Péguy*. D'autre part, nous tenons à signaler la très utile initiative des éditions H. M. H. de présenter en traduction française les essais d'éminents penseurs canadiens d'expression anglaise : Marshall McLuhan, *la Galaxie Gutenberg* et *Pour comprendre les médias*; Northrop Frye, *le Siècle de l'innovation* et *Pouvoirs de l'imagination*.

pourrait appeler la culture québécoise : Pierre Baillargeon. Puis, à deux essayistes engagés dans la réalité québécoise la plus brûlante : Marcel Rioux et Pierre Vadeboncoeur. Enfin, à des essayistes érudits dont la ligne de pensée accuse des tendances plus universelles, et parmi lesquels se signale tout particulièrement le sociologue et philosophe Fernand Dumont.

Dans un pays où, même dénoncé depuis *les Insolences du Frère Untel*, le « joual » est toujours vigoureux, il est normal de voir apparaître périodiquement des zéloteurs de la langue française la plus châtiée. Pierre Baillargeon, l'auteur des *Médisances de Claude Perrin* (1945) — un de nos essais marquants — fut un de nos plus distingués puristes. Il est décédé le 15 août 1967, et l'œuvre posthume intitulé *le Choix*² rassemble des essais d'inégale valeur, mais qui témoignent encore de cette préoccupation assez rare, à l'époque des Charlebois, de *choisir* le mot juste, le tour correct et concis. J'avoue une certaine irritation à la lecture de ces essais où l'écrivain donne l'impression de chercher dans les mots le miroir de sa satisfaction. Habitué aux essayistes engagés dans le courant plus ou moins pur de la vie contemporaine, le lecteur ne prise pas toujours ce souci obsédant de polir une forme dont Boileau n'aurait pas eu à rougir, peut-être, mais qui masque assez souvent, dans sa hautaine gratuité, un certain vide de la pensée. Je ne veux pas être injuste envers l'auteur des *Médisances*, ce livre courageux et, en 1945, nécessaire. Mais *le Scandale est nécessaire* de 1962, n'avait semblé beaucoup moins substantiel, et plutôt dépassé. Quant au *Choix*, plus intéressant, à certains égards, il est encore étrangement anachronique comme si cet écrivain n'avait guère évolué depuis la fin de ses études secondaires.

En fait, Baillargeon me paraît le produit typique de notre cours classique traditionnel, axé sur les humanités et sur la culture dite désintéressée (entendons : désincarnée), plus soucieuse de former l'honnête

2. Montréal, H. M. H., 1969.

homme que l'homme d'ici. Ce n'est pas là une affirmation dirigée contre Baillargeon, puisqu'une part importante de notre élite est passée par le même moule. Fidèle à son *Alma Mater*, Baillargeon a poursuivi toute sa vie ses exercices de style; il a pratiqué les classiques (Montaigne, Boileau et les moralistes français); frondeur à ses heures, il a aussi ventilé ses complexes de collégien refoulé. Devant telle ou telle maxime réussie, on pense : « Que finement ces choses sont dites ! » Et puis après ! Pour ma part je préfère le « moraliste impénitent », Jean Tétreau, un classique, lui aussi, mais dont la langue, pourtant rigoureuse et même élégante, est décidément au service d'une pensée plus nourrissante.

La deuxième partie du *Choix* offre tout de même un intérêt spécial en raison de son caractère autobiographique. « Souvenirs de Normandie » évoque avec humour et poésie le séjour de Baillargeon en France. Le « Discours sur les *Médisances* » renseigne sur la mentalité des années 40. « Une passion dans le désert » relate l'expérience de l'écrivain tout en résumant les préceptes littéraires de ce « perfectionniste » de notre littérature. La leçon de Baillargeon conserve son utilité à cette époque où les écrivains optent trop facilement pour la spontanéité contre l'ascèse du « choix ». On lira donc avec un certain profit cet essayiste souriant et sévère qui a su réconcilier Montaigne et Boileau.

À mon avis, le principal mérite de *la Question du Québec*³, de Marcel Rioux, est de fournir des éclaircissements sur l'évolution idéologique du Québec, et en particulier sur celle qui s'est accomplie au xx^e siècle. Il nous manquait un ouvrage de ce genre. La plupart des essayistes s'interrogent plutôt sur l'actualité et ne prennent pas le recul suffisant pour embrasser les mouvements d'idées dans leur ensemble et dans leurs points forts. De plus, il me semble que les historiens des idées au Canada français se sont penchés plutôt sur les mouvements déjà révolus, d'ailleurs intéressants puisqu'ils

3. Paris, Seghers, 1969.

contribuent à éclairer ceux que nous vivons depuis la Confédération. Je pense entre autres, à Joseph Costicella et à Marcel Trudel. Mais on tente moins souvent d'étudier l'évolution des idées jusqu'à nos jours. Marcel Rioux s'y applique dans cet ouvrage dont la partie la plus neuve et la plus suggestive concerne précisément les cent dernières années de l'histoire du Québec.

L'auteur présente le point de vue d'un sociologue, mais aussi celui du Québécois qui opte franchement pour l'indépendance; il nous en avertit honnêtement au début de son ouvrage qui en devient, par le fait même, plus discutable, mais en tout cas plus vivant que les études dites objectives. Publié aux éditions Seghers, cet ouvrage est appelé à une large diffusion; il réussira ainsi à renseigner les lecteurs étrangers sur la question complexe du Québec.

S'inspirant d'études déjà connues des sociologues Gérin et Falardeau ou de l'historien Mason Wade, les premiers chapitres décrivent le mode de vie rural des « habitants », soit de ceux qui ont décidé de faire leur vie au Canada, par opposition aux « transitants ». Cette section de l'étude de Rioux se réfère à des sources autorisées et déjà connues; elle est utile, d'ailleurs, aux Français qui veulent se rendre vraiment compte de l'importante différenciation nord-américaine de ces fameux « cousins » qui sont plus éloignés qu'ils ne le croient parfois. Ces habitants ruraux vivaient sous la tutelle d'une Église catholique ultramontaine qui a réussi à édifier ici une colonie théocentrique ou une chrétienté. Ils forment un peuple homogène grâce à cette même Église qui assure la direction des paroisses, en ne relevant que du seul pouvoir de Rome, et qui prône avec succès la non-séparation de l'Église et de l'État. Après la conquête, la société québécoise se replie encore davantage sur elle-même et sur la terre, et le pouvoir de l'Église est accru à cause de sa loyauté déclarée à l'égard du gouvernement colonial anglais. Résultat : « au lieu d'aller en s'urbanisant, [cette société] se folklorise davantage » (p. 49). La Rébellion de 1837-1838 marque tout de même une tentative, vite matée, de réaliser l'indépendance. Le clergé reprend

son ascendant, avec l'aide des pouvoirs britanniques, et les colonisés rentrent sous le joug si docilement qu'ils aboutiront à l'immobilisme dans tous les domaines.

Ces rappels historiques terminés, Rioux entre dans la partie la plus originale de son travail : la description des diverses idéologies qui ont cours au Québec depuis le Rapport Durham jusqu'à nos jours. La première, favorisée par le clergé, fut une idéologie de conservation, un long « hiver », pendant lequel nous avons survécu en couvant notre langue, notre foi et nos traditions. Un des meilleurs porte-parole de cette idéologie fut la revue *l'Action nationale*. Après la deuxième Grande Guerre, de 1945 environ à 1960, naît un second mouvement idéologique qui consiste surtout dans la contestation des premières fidélités ; la partie positive de cette nouvelle tendance est beaucoup moins développée. Les mises en question portent surtout sur la religion, l'éducation, l'interprétation traditionnelle de l'histoire. Parmi les définisseurs de cette nouvelle pensée, on remarque des professeurs de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval et des rédacteurs de *Cité libre*. Pour certains elle se concrétise davantage dans une « idéologie de rattrapage », de tendance fédéraliste. « En somme, l'opposition idéologique d'avant 1960 voulait que fût comblé l'écart qui s'était formé entre la culture québécoise (idées, valeurs, symboles, attitudes, motivations) et la société québécoise (technologie, économie, urbanisation, industrialisation). Cet écart entre la culture et la société québécoises produisait un écart global entre le Québec et les autres pays nord-américains. » (p. 97). Plusieurs éprouveront une attirance pour la démocratie libérale d'Ottawa et ils s'y retrouveront effectivement bientôt, ainsi Maurice Lamontagne, Jean Marchand, Gérard Pelletier, Pierre-Elliott Trudeau. Une troisième idéologie, celle de l'indépendance, naîtra dans le sillage de la « révolution tranquille » de 1960 ; elle rejoint l'idéologie nationale des patriotes de 37-38.

Un des meilleurs chapitres est consacré au « printemps de Québec » ou à la fameuse « révolution tran-

quille » de 1960 qui entraîne le dégel du long « hiver » de deux siècles de « conservation ». Deux changements majeurs se produisent : le Québec se considère enfin comme une société industrielle du XX^e siècle ; le temps privilégié devient non plus le passé, mais l'avenir. Mais les artisans de cette « révolution tranquille » seront vite mis au rancart et le mouvement sera freiné par des politiciens hésitant entre « l'égalité et l'indépendance », dépassés par les événements, ne sachant plus où faire porter les coups. Seul le Parti québécois proposera une orientation discutable mais cohérente, à laquelle les fédéralistes ne se feront pas faute de riposter. Ils le font en brandissant un argument-massue : le souverainisme n'est pas viable économiquement. Rioux analyse sévèrement le fédéralisme rationnel d'un Trudeau qu'il dit s'opposer à tout nationalisme, à l'existence même de la nation québécoise.

De toute façon le mouvement est amorcé et, depuis 1960, on distingue de plus en plus entre le Québec et un Canada dit « bilingue et biculturel », mais où les francophones sont voués à l'assimilation plus ou moins rapide. Les deux grandes idéologies actuellement en présence sont d'abord l'ancienne idéologie de rattrapage, devenue nettement fédéraliste, et qui demande au Québec de s'en remettre au Canada du projet collectif, à l'exclusion d'une nation québécoise autonome ; l'autre est l'idéologie de l'indépendance qui, selon Rioux, doit proposer un dépassement de la démocratie libérale du XIX^e siècle préconisée par le fédéraliste Trudeau. Cette idéologie, privilégiée par Marcel Rioux, ne devrait pas travailler à mettre en place une bourgeoisie nationale selon une conception battue en brèche partout dans le monde, mais elle devrait viser à instaurer une démocratie de participation ou les formes d'une démocratie réelle dans une société originale. Cet idéal est loin d'être réalisé ; le Québec est condamné à vivre dangereusement ; du moins peut-on constater dans maints domaines, en particulier dans les manifestations artistiques, que les francophones sont en train de reprendre en main leur personnalité propre. Voilà quelques-unes des idées stimulantes, sinon tou-

jours acceptables sans discussion, soulevées par ce livre dont on regrette pourtant qu'il soit truffé d'in-corrrections et de négligences de style.

Avec Pierre Vadeboncœur, l'auteur de *Lettres et Colères*⁴, on a affaire non seulement à un penseur indépendant et profond, mais à un véritable écrivain, c'est-à-dire à un essayiste qui possède un style propre, reconnaissable entre tous. Ce n'est pas le cas de tous ces penseurs dont la langue est trop souvent ardue et impersonnelle, en raison peut-être d'une recherche de l'objectivité. Vadeboncœur, lui, est tout le contraire d'un écrivain objectif : il est subjectif avec passion, ce qui n'empêche pas sa pensée d'être lucide, même si elle prête ainsi délibérément le flanc à la discussion. D'autres parmi nos essayistes ont aussi un style : ainsi Borduas ; Desbiens, dans les *Insolences* (il s'est rangé depuis et son style en a perdu de la couleur) ; Jean Tétreau, remarquable essayiste inexplicablement méconnu ; Jean Le Moyne, olympien et vigoureux ; le baroque Trottier de *Mon Babel*. Vadeboncœur, lui, est notre Péguy. Prolixe, absolu, irritant comme l'intraitable pamphlétaire. L'analogie entre les deux écrivains est frappante. Je l'avais flairée dans le violent réquisitoire de l'essai intitulé *la Ligne du risque*. Cette manière de répéter sans cesse la pensée pour mieux l'asséner m'avait d'abord rebuté. Ensuite, je m'avisai que bon gré mal gré on se laissait emporter par le flot de cette argumentation passionnée. Je retrouve le même fleuve irrésistible dans *Lettres et Colères*, mais d'un dessin plus ferme, et comme endigué.

Les pèlerins de l'absolu comme Vadeboncœur et Péguy sont essentiels au progrès de la pensée. Ils en assurent la purification. Au fond, Vadeboncœur vit de cette conviction essentielle que toute mystique tend à se dégrader en politique. Et il part en guerre contre les compromissions qui viennent embourber la mystique. Il est incapable d'accepter la diplomatie ou l'opportunisme. Il est de la race des purs, c'est-à-dire de

4. Montréal, Parti pris, « Aspects », n° 6, 1969.

ceux qui croient encore aux valeurs de l'esprit, de la liberté, de la civilisation. À l'époque des super-puissances, des alliances, de la peur, de l'argent, des technocrates, des gouvernements de paille, ces valeurs primordiales sont menacées. Tout ce qui mérite de polariser une vie d'homme, y compris le respect de la justice la plus élémentaire, est actuellement battu en brèche par les compromis dits nécessaires avec les puissances avilissantes de l'intérêt. La tentation est de biaiser sans qu'il en paraisse et de favoriser ces puissances derrière le paravent hypocrite des formules ronflantes. Le rôle des Vadeboncœur est alors de crier casse-cou et de rappeler l'homme à sa dignité.

Arracheur de masques, Vadeboncœur s'en prend souvent à la démocratie libérale, celle que nous connaissons, et dont les États-Unis donnent l'exemple le plus éclatant. Il s'agit en réalité d'un ratage ou d'une façade démocratique. L'auteur distingue constamment entre cette institution « pourrie » et la démocratie « réelle » qui serait vraiment issue du peuple. En fait, la démocratie au pouvoir est un cadre institutionnel où le peuple n'a rien à voir. Les politiciens eux-mêmes ne sont pas les vrais maîtres de la politique qui est régie plutôt par les grands détenteurs de capitaux, par des technocrates invisibles mais tout-puissants. On tremble que Vadeboncœur n'ait raison, car il rejoint l'intuition commune du peuple devant le spectacle de la politique « trompeuse, méprisable et comique ». Il est vrai que l'Assemblée nationale présente un « groupe de comédiens légers » ; et si on rit parfois devant le spectacle offert par ces importances creuses, c'est pour n'en pas pleurer ; mais, au fond, ces pauvres diables ne représentent rien ; « [leur] jeu a peu de rapport avec la démocratie » ; seulement, ce jeu est pernicieux car il entretient l'illusion de la démocratie.

Vadeboncœur n'est guère plus tendre pour la politique du Canada, dans son ensemble. Au terme d'une recherche pour définir la politique canadienne, il déclare avec une mordante ironie : « Je comprends mieux, il me semble, depuis ce temps, ce que c'est que la politique canadienne : c'est la politique américaine. »

(p. 55). Il n'en revient pas de notre lâche complicité avec les U. S. A., ou encore de notre neutralité amorphe, inspirée par la peur ou par des intérêts commerciaux, ce qu'il appelle « une politique de vassalisation rentable » (p. 54). À l'égard des U. S. A., la super-puissance qui est en train d'anéantir toute valeur, de conduire le monde au cataclysme nucléaire, qui exploite la misère des peuples sous-développés et procède au génocide du peuple vietnamien, avec l'aide de pays serviles comme le Canada, l'Angleterre et l'Allemagne fédérale, bref, qui fait régner l'injustice partout, Vadeboncœur se montre féroce. Il réclame une « révolte des alliés » contre ce monstre, ou « l'isolement rapidement progressif des États-Unis » (p. 68). À ce point de vue, De Gaulle a donné un exemple qui n'a été ni compris ni suivi. Seul un sain nationalisme peut enrayer la menace du « gouvernement universel », destructeur de la liberté, dont cette super-puissance menace le monde.

D'autre part, les U. S. A. et ses serviles alliés (comme le Canada) cachent leur néo-fascisme, ou cet impérialisme de l'argent et de l'armée, sous le camouflage d'une démocratie qui n'en est pas une. La démocratie authentique passe plutôt par les syndicats, du moins au Canada ; les syndicats américains sont vendus au pouvoir. Ou encore par toutes sortes de groupes de contestataires : hippies, professeurs et étudiants, Noirs pacifistes, assistés, chômeurs, clubs socialistes, indépendantistes, grévistes, etc., bref, tout ce qui a pu conserver « l'initiative démocratique », ou « presque tout l'essentiel : la conscience, l'invention, une énergie multipliée, et, avant toute chose, la faculté critique » (p. 15). Tout ce que les gardiens de l'ordre établi appellent « anarchie » et qui a gardé une parcelle d'activité créatrice et de liberté, voilà qui exprime la vraie démocratie. On retrouve ici une des préoccupations fondamentales de Vadeboncœur : la nécessité de favoriser la libre expression de l'esprit ; et son horreur et sa « colère » devant les structures paralysantes de tout *establishment*, quel qu'il soit. « J'ai toujours préféré, dans tous les domaines, l'invention, les phénomènes authentiques et apparemment secondaires, les com-

mencements parfois imperceptibles, à tout ce qui existe déjà d'organisé et de soi-disant important : par goût, mais aussi parce que je crois les premiers plus riches de possibilités. » (p. 42). D'où son malaise insurmontable devant le geste de ses anciens compagnons Trudeau, Marchand et Pelletier, contestataires de *Cité libre* passés au fédéralisme. « Je les aurais préférés en communion assez profonde avec les travailleurs d'ici, les prolétaires d'Amérique, les Noirs, l'opinion nouvelle en formation dans les universités américaines, les victimes du Vietnam, les populations du tiers-monde... assez avertis par leurs tripes pour ne pas faire cela. Mais il n'y a aucun doute que la puissance envoûtante de l'institution les a réduits et convaincus. » (p. 19). Pourtant il se pourrait qu'un jour Holopherne ait raison de « la belle Judith », comme l'insinue Vadeboncœur dans une fable malicieuse (p. 193 sqq.). Pour lui, la vérité passe par des hommes comme Bertrand Russell et Jean-Paul Sartre ; et, pourtant chrétien, il voit plus de justice évangélique dans la révolution cubaine que chez « les parvenus pourprés qui composent... l'auguste assemblée des archevêques et évêques américains » (p. 70). « Prendre parti contre Castro, c'est prendre parti carrément contre cent millions d'êtres humains en quête de nourriture. » (p. 98-99).

On lira encore des articles vibrants sur la nécessité pour le syndicalisme d'abandonner son attitude uniquement défensive, sa politique d'action réduite à l'immédiat, pour chercher à promouvoir une véritable communauté du travail par l'intégration du travailleur dans l'entreprise. Ailleurs, des comparaisons très éclairantes, pour l'histoire des idées au Québec, entre le courant de pensée de *Cité libre* et celui de *Parti pris* (p. 151sqq.). Du mouvement indépendantiste il retient le côté sain, la réflexion critique, « d'essence révolutionnaire », qui permet de « renouveler notre vision » ; il pourrait être « une voie royale ». « Tout dépendra à cet égard des réflexions qui le nourriront. » (p. 164). Au fond, Vadeboncœur nous atteint par sa sincère passion pour la justice partout dans le monde et par le

souffle d'indignation qui fait trembler ses longues phrases au spectacle de l'injustice perpétrée par les dictateurs de l'argent, bien au chaud derrière les pantins de la politique.

La personnalité et la saveur d'un Vadebonceur, on les cherchera en vain dans *le Nouveau Défi des valeurs*⁵, qui rassemble les exposés rédigés et discutés à l'occasion des « Journées universitaires de la pensée chrétienne », tenues à l'Université de Montréal du 21 au 23 mars 1968. On y discernera, en revanche, un témoignage du désarroi et de l'absence de convergence de ces pensées; le ton familier et charitable du théologien catholique, Julien Harvey, se référant fréquemment aux affirmations des autres participants de ce colloque, ne doit pas donner le change sur ce point. D'ailleurs, pourquoi vouloir atténuer ou masquer ces divergences ? Elles me semblent la vérité la plus précieuse de cet ouvrage, en même temps que la plus difficile à accepter, surtout par la pensée catholique officielle. Derrière les formules et les sourires œcuméniques, celle-ci se range encore instinctivement du côté de l'ordre et de l'unité (ceux qu'elle a instaurés, cela va sans dire). À cet égard, Guy Rocher me paraît proposer la réflexion la plus féconde, sinon la plus rassurante, de toutes celles qui sont avancées dans cet ouvrage disparate : le chrétien devra admettre « l'existence de la contradiction permanente dans sa propre vie et dans sa pensée » (p. 23), car « la contradiction, le paradoxe, la dialectique sont des modes normaux d'être et de vivre » (p. 22). La tension doit être acceptée, entre les valeurs, comme la loi même de la vie moderne, et même « dans un Québec encore assoiffé d'orthodoxie et d'unité » (p. 23). D'une religion mal comprise, confinant à la superstition, nous avons hérité une mentalité providentialiste qui nous prépare fort mal à l'existence sécularisée d'aujourd'hui où les valeurs ont été sainement ramenées au niveau du monde naturel. Au lieu de « vivre en saint », promouvoir « la conversion de l'homme ... à l'homme ! et la

5. Montréal, H. M. H., 1969.

transformation de la société... en milieu humain ! », suivant l'expression de Fred Caloren (p. 129) ; voilà de quoi bouleverser nos habitudes de chrétiens passifs quémendant des « grâces », voire des miracles, et prompts à condamner les ennemis de l'ordre établi chrétien et bourgeois, comme Castro et les « communistes ».

Pour un Claude Julien, les idéologies ne sont pas mortes, quoi qu'on en puisse dire ; la solution de certains problèmes échappe radicalement aux experts et aux techniciens. Le monde a toujours besoin d'idéologies quoiqu'on doive en enregistrer la faillite dans le monde moderne : faillite du socialisme ; faillite de l'idéal de la liberté et de l'égalité jadis prôné par la révolution américaine et maintenant compromis par les abus de l'impérialisme américain. Recoupant la pensée survoltée de Vadeboncœur, il démontre, statistiques à l'appui, comment les U. S. A. ont faussé l'idéal démocratique de l'égalité. La liberté ne se porte pas mieux chez les nations « protégées » par les investissements américains. Où l'on voit, encore une fois, que les idéologies érigées en système finissent par trahir leur idéal. Devant ce fouillis de la contestation des valeurs par les puissances qui devaient en assurer la survie, Julien se rabat sur des valeurs toutes simples : la vérité, la justice, la beauté, l'amour ; et, pour se donner plus d'assurance de les atteindre, il se rangera « du côté du pauvre type, du côté de l'*underdog* » (p. 61).

Quant au philosophe Bertrand Rioux, l'analyse qu'il propose de la notion de valeur fait surtout ressortir son opposition avec Sartre. Il décrit l'expérience personnelle et donc subjective des valeurs, mais il insiste davantage sur leur transcendance : l'homme ne les créerait pas mais il s'agirait plutôt d'y consentir comme véhicules d'un sens qui s'enracinerait dans un au-delà de l'homme ; le problème se pose ici des frontières entre la philosophie et la théologie qui me semblent assez floues.

L'exposé de Fred Caloren sur la difficulté de « vivre les difficiles valeurs humaines » rejoint, dans son réalisme, celui de Claude Julien. « Dans une société

où la liberté est définie en termes de maîtrise, l'existence en termes de fonctionnement, le bien en termes d'efficacité, l'homme — l'humain — est déjà en voie d'élimination. » (p. 111). Les remarques de l'auteur sur la mentalité des jeunes, témoins de notre temps, sont éclairantes : il note chez eux « une atonie de la volonté, une aboulie, une indifférence même à la vie » (p. 119), caractéristiques de l'attitude de refus qu'ils opposent au déterminisme froid et impitoyable de la vie mécanisée du monde moderne. L'Église même, qui aurait pu contester les valeurs régnantes, s'est laissée assimiler. « Ceux qui désirent se consacrer à ce qui est essentiel, primordial entre les hommes, se trouvent malheureusement trop souvent dans l'obligation de se départir de son emprise ! » (p. 122). Ce n'est évidemment pas l'opinion du père Harvey qui, comme beaucoup d'ecclésiastiques, tente de ménager la chèvre et le chou, c'est-à-dire les valeurs mais aussi les structures traditionnelles, retardant ainsi d'autant l'examen des vrais problèmes. L'Évangile a été faussé par l'institution romaine et par l'Église québécoise : pourquoi ne pas l'avouer sans détours et mettre courageusement au rancart ce qui mérite de l'être ? En définitive, la pensée réaliste et sans complaisances d'un Fred Caloren m'apparaît plus féconde pour le ressourcement du christianisme que l'optimisme quelque peu artificiel de « l'assomption chrétienne des valeurs ».

Dans un survol tel que celui-ci, il est impossible de rendre justice à un essai aussi dense que celui de Fernand Dumont : *le Lieu de l'homme*⁶. Ce n'est pas un livre qu'on lit, mais qu'on habite. S'interrogeant sur la culture de l'homme moderne, l'auteur examine tout un éventail de réalités qui font partie de notre monde et que nous n'avons pas toujours situées, faute du recul et de la pénétration d'esprit nécessaires ; j'en énumère quelques-unes, dans leur disparate, au terme d'une première lecture : l'œuvre d'art, le film, le roman, le théâtre, la critique littéraire, la maison, le vêtement, la machine, le travail, le loisir, le pouvoir, l'intellectuel,

6. Montréal, H. M. H., 1968.

etc. L'originalité de M. Dumont, c'est de proposer, au-delà de cette énumération, une vision d'ensemble de la culture comme « lieu de l'homme ». Lieu, et non pas encore « maison » où l'homme habiterait dans la sécurité de la réconciliation avec lui-même et avec le monde. Nous voici donc situés dans la culture comme dans un vaste espace constamment réaménagé où l'homme s'entoure d'objets culturels qui lui révèlent le sens de son destin. Dans tous les cas, qu'il s'agisse de « stylisation », de « connaissance scientifique » ou de « participation sociale », l'activité culturelle aboutit à un dédoublement, à une distance de soi à soi, où l'homme se propose des représentations qui lui livrent le sens de sa vie. La scission est donc constante entre l'ordre de la *praxis* ou de la vie vécue et l'ordre des significations ; entre la culture première et la culture seconde ; entre le langage courant et le nouveau langage des objets culturels ; entre le monde informe de la continuité vécue et le monde fabriqué du sens. Ce dédoublement dans tous les domaines, qui affecte l'aire culturelle, est devenue la loi d'un monde où l'homme se pose comme individu. Le drame du monde moderne, c'est que la distance s'accroît constamment entre la vie courante et la signification ; l'homme cherche, dans le déchirement de sa conscience, à trouver une certaine cohérence du sens dans un monde marqué par une discontinuité croissante.

À l'époque des civilisations archaïques, l'histoire des hommes se déroulait dans un cosmos qui proposait un système de significations inamovibles garanties par l'autorité, et où le déroulement de l'existence prenait son sens. Les mythes, la vision biblique, la *Somme* thomiste relèvent d'une semblable conception des choses. Dans la société moderne, ces significations pré-établies ont été mises en question ; et l'homme, maintenant condamné à être libre, doit « faire le sens plutôt que le reconnaître » (p. 75). La culture propose constamment des recommencements absolus : c'est le règne de la liberté, mais aussi de l'insécurité et de l'angoisse. À cet égard, les prises de position du *Nouveau Défi*

des valeurs apparaissent précaires auprès des analyses fouillées du *Lieu de l'homme*. Les valeurs y sont présentées parfois dans une optique médiévale périmée, ou mieux suscitées par la « transcendance hâtive » de nos illusions spiritualistes. Nos penseurs ont du mal à vivre au XX^e siècle. Ainsi Bertrand Rioux insistait sur le fondement transcendant de ces valeurs en regard d'un sens que l'homme accueille. Mais cette vision rassurante est-elle encore possible dans « un cosmos qui est œuvre de l'homme devenu « maître et possesseur de la nature », comme l'écrit Dumont (p. 70) ? L'homme a de plus en plus tendance à créer ses propres valeurs, à provoquer l'avènement du sens au cœur de l'événement qu'il contrôle.

Ces quelques remarques ne donnent qu'une bien faible idée d'une réflexion philosophique nourrie et grave où, grâce à l'intuition centrale du dédoublement nécessaire à l'activité culturelle, le lecteur découvre des points de repère dans la déchirante dialectique de l'aventure moderne. La culture est le lieu où l'homme déploie toutes ses forces, obscures et conscientes, à la recherche du sens. Malheureusement, le divorce ne fait que s'aggraver entre la vie quotidienne et ce monde du sens. Qui pourrait bien créer les médiations nécessaires ? M. Dumont songe à une politique qui assumerait ce projet collectif. Mais si on se reporte à ce que MM. Julien et Vadeboncoeur affirment de la dégradation de la démocratie politique, on se demande si la culture serait ainsi entre bonnes mains. Et quant à l'intellectuel, il vit jusqu'à l'angoisse la séparation entre le monde des valeurs où il se meut familièrement et le domaine du pouvoir réel d'où il est exclu. Le problème reste entier, à mon avis : comment mettre fin à l'écartèlement de l'homme moderne ?

Je me permettrai une remarque sur le style de cet essai dont la lecture rebute parfois le lecteur. Il n'est pas décontracté, c'est le moins qu'on puisse dire. Ou plutôt j'y distingue deux styles. Le premier est plus accessible : il s'agit des passages où l'auteur s'aban-

donne à l'analyse phénoménologique des faits de culture. Mais quand, quittant son « je », l'auteur s'identifie au lourd « nous » du sociologue, ayant au préalable chaussé les lunettes de l'intellectuel, alors le style devient tendu et le lecteur aussi !

ROBERT VIGNEAULT